

Inventer la mémoire

Lori Saint-Martin

Volume 28, numéro 2 (83), hiver 2003

Monique LaRue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Martin, L. (2003). Compte rendu de [Inventer la mémoire]. *Voix et Images*, 28(2), 191–197. <https://doi.org/10.7202/006608ar>

Deux voix qui résonnent dans un
bâtiment désaffecté.
L'ombre fuyante d'un avion qui
s'enfonce
aujourd'hui et à jamais au creux
de l'Histoire.
Une pénitente fixe avec ardeur le
crucifix de plâtre.
La sagesse éclate en sanglots sur
la prairie.
Aujourd'hui et à jamais les
amoureux dorment dévêtus
au centre du paysage. (p. 88)

Dans cette première partie du poème « Aujourd'hui et à jamais » (p. 88) comme dans beaucoup d'autres pièces, ponctualité et éternité, immobilisme et mouvement sont emmêlés. Le présent de l'indicatif, constant dans le recueil, exerce une action stabilisatrice sur l'inventaire de la variété universelle. C'est sans doute à ce prix que le poème existe : il ne peut se permettre d'embrasser seulement le « chaos virginal » (p. 94), il faut encore qu'il y mette un peu du sien, qu'il gère minimalement le tohu-bohu. C'est peut-être par là que la poésie de François Charron, comme toute poésie véritable, demeure formaliste, peu importe les

nouveaux habits dont elle se revêt. Rompre totalement avec le formalisme, ce serait renoncer non seulement à toute fonction gestionnaire du langage, mais à toute gestion du réel par le poème. Obéissance par la voie du chaos, mais obéissance quand même.

1. Paul-Marie Lapointe, *Espèces fragiles*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 91 p.
2. Luc Lecompte, *Le dernier doute des bêtes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2002, 96 p.
3. Isabelle Miron, *Toute petite est la terre*, Laval, Éditions Trois, 2002, 81 p.
4. Élise Turcotte, *Sombre ménagerie*, Montréal, Éditions du Noroît, 2002, 71 p.
5. Deuxième recueil de l'auteur, publié aux Écrits des Forges en 1984.
6. Michel Létourneau, *Nos vies infranchissables*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 82 p.
7. Alanguis ou anglais? Question d'angle... ou d'anagramme.
8. Jean-Noël Pontbriand, *De terre et de feu*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 99 p.
9. Yves Boisvert, *Bang!*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 77 p.
10. François Charron, *Obéissance par le chaos*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 94 p.
11. Le vocable n'est pas nouveau sous la plume de Charron, puisqu'on le retrouve notamment dans un titre de 1986, *La chambre des miracles*.
12. *Mystère*, c'est le titre du recueil qu'il publia en 1981.

Féminismes

Inventer la mémoire

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

Que l'histoire des femmes ait été occultée, et les traces de leurs réalisations et de leurs révoltes, effacées pour l'essentiel de la mémoire collective, on le sait déjà et on voudrait pouvoir arrêter de le dire. Régler

cette question pour passer à une autre... les théoriciennes et chercheuses féministes ne demandent que ça. Mais comment renoncer à formuler une revendication qui n'a pas été entendue? Lent, le travail se

poursuit: déterrer les voix oubliées, dresser l'inventaire des faits et des gestes et, peut-être surtout, empêcher que l'Histoire d'aujourd'hui soit aussi purement androcentriste que celle du passé.

Comment donc sortir du silence et de l'oubli? Que peuvent les femmes contre le poids de l'Histoire officielle qui s'est écrite sans elles? Voilà la question que posent, de façon très différente, un livre collectif dirigé par Lucie Hotte et Linda Cardinal, *La parole mémorielle des femmes*¹, et une étude d'Anne Ancrenat (version remaniée de sa thèse de doctorat), *De mémoire de femmes. La «mémoire archaïque» dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*².

*
**

Traitée ici au féminin, la mémoire, bien entendu, concerne tout autant les hommes. Le sujet ne laisse pas d'être ironique, voire tragique, au pays du «Je me souviens» comme dans les autres sociétés modernes, asservies à l'instant, au zapping, à la soif du nouveau (du nouveau Tide au nouveau chef charismatique) et confrontées à la perte des repères. À notre époque marquée par les génocides et les mouvements migratoires de masse, ainsi que le rappelle Angèle Bassolé-Ouédraogo dans le texte liminaire de *La parole mémorielle des femmes*, les immigrants des deux sexes se trouvent confrontés à des tâches presque au-dessus de leurs forces: «oublier l'horreur» sans renier la mémoire, trouver leur place dans une société d'accueil qui leur «impose de se fondre dans une mémoire collective» (p. 15) à laquelle ils ne se sentent pas encore liés. Il

reste que, comme l'écrivent dans leur introduction Lucie Hotte et Linda Cardinal, «Le discours mémoriel des femmes est confronté à une spécificité incontournable. En effet, même lorsqu'elles s'affirment comme citoyennes au même titre que les hommes, leur discours n'est jamais considéré comme universel et renvoie toujours à leur expérience spécifique. Celle-ci est au cœur de la mémoire des femmes, marquant de façon particulière leur rapport à l'histoire» (p. 12).

C'est ce thème de la nécessaire mémoire des femmes qui confère aux textes du recueil une grande unité. On le dit depuis longtemps, et les auteures présentes ici le confirment, la trace des femmes et du féminin est ce qui ne se conçoit pas, ne se dit pas, demeure marginal et donc oublié. À partir des textes de Jorge Semprun, qui présentent selon elle des figures de femmes stéréotypées (objets sexuels avant tout), Catalina Sagarra dénonce les reconstructions historiques des camps de concentration qui passent sous silence ou presque les atrocités subies par les femmes, voire leur présence même en ces lieux, à partir d'une «appréciation purement masculine» qui se donne pour universelle. Ainsi se fabrique, conclut-elle, «la mémoire dont est victime la femme» (p. 46).

Cette confusion masculin-universel, les féministes la dénoncent sur tous les tons depuis au moins Christine de Pisan. Elles ont de la suite dans les idées... Or, selon l'historienne Micheline Dumont, rien n'a changé de ce point de vue: les études féministes n'ont eu aucun impact sur l'ensemble du savoir et des pro-

grammes universitaires dits « généraux » (et donc encore centrés sur les hommes). Elle donne plusieurs exemples d'œuvres collectives récentes qui se donnent pour représentatives de l'ensemble de la collectivité, tout en passant sous silence, pour l'essentiel, l'expérience et la contribution des femmes: l'*Histoire du Québec contemporain*, l'œuvre d'histoire populaire *Les mémoires québécoises*, l'ouvrage du Conseil de la langue française *Vivre en français au Québec*, la série « Les trente journées qui ont fait le Québec » du réseau Historia, etc. Tout au plus, en fin de parcours, consentira-t-on à ajouter une phrase ou une parenthèse sur les femmes, un nom de romancière ça et là, etc. Mais l'ensemble est conçu, pensé, orienté en fonction des seuls hommes. Ajoutons que, pour contrer cet oubli, les femmes sont contraintes de produire leurs propres ouvrages, dont la monumentale *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, à laquelle a participé Micheline Dumont, mais le problème demeure: ces ouvrages ne prétendent pas à l'universalité et « femme » continue de rimer avec particulier, étroit, limité, partial. (À quand la conception de projets englobants qui, traitant des deux sexes, seraient enfin « universels », si tant est que ce terme ait un sens dans ce contexte?)

Outre un article intéressant de Sylvie Frigon sur les témoignages de femmes incarcérées, dont le corps devient à la fois « site de contrôle » par les autorités et « site de résistance », la majorité des études de *La parole mémorielle des femmes* s'intéressent aux stratégies politiques et textuelles des femmes qui écrivent. Ainsi, Rachel Sauvé traite de la ten-

sion, dans les mémoires de M^{me} de Staal Delaunay, entre nécessité de faire la chronique de la vie de cour pour séduire les lecteurs et désir d'écrire sur soi. Valérie Raoul s'interroge sur la forme toute particulière qu'ont prise la parole et la mémoire chez une dramaturge sourde, Marie Lenéru (1875-1918). Ayant écrit, affirme-t-elle, elle pourra « mourir avec un peu moins de rage » (p. 114). Du côté des créatrices contemporaines, Julie LeBlanc étudie les journaux intimes de Nicole Brossard, issus d'une commande radiophonique, s'intéressant notamment aux modalités d'établissement, dans le texte, d'une relation entre femmes: amantes, amies, écrivaines et artistes du passé et du présent, etc.; en même temps, l'Autre est aussi un « univers patriarcal que l'on cherche désespérément à anéantir » (p. 123). Chez Annie Ernaux, comme le montre Lucie Hotte, c'est la honte (honte des origines modestes, honte surtout d'avoir eu honte des parents) qui est le moteur de l'écriture et en détermine la forme. Enfin, Pamela V. Sing montre comment, chez trois écrivaines de l'Ouest canadien — Marguerite Primeau, Marie Moser, Jacqueline Dumas —, se conjuguent le statut de minorité linguistique et celui de femme; toutes trois cherchent à faire en sorte que la mémoire collective mène vers la libération.

L'article le plus optimiste, dans un sens, est celui d'Isabelle Boisclair, qui clôt les analyses (le livre se termine sur le témoignage d'Estelle Huneault, intervenante sociale franco-ontarienne). Il y est question de trois femmes — Lise Payette, Pauline Julien, Lise Gauvin — qui ont dédié un livre à leur petite-fille. Si, par le

passé, l'héritage maternel a souvent été négatif — soumission, honte du corps, perpétuation d'une tradition aliénante —, ces grands-mères, femmes dynamiques, actives et épanouies, entendent transmettre la force et la joie. L'inscription de leurs récits dans la trame des générations assure une transmission féminine et féministe à la fois, éthique («Je voulais qu'elle devienne elle aussi une femme d'honneur», écrit Lise Payette [p. 177]), affective, intellectuelle, sociale. Ainsi se fonde «une nouvelle économie du sujet» (p. 184).

**

Mémoire et souvenir ne se confondent pas nécessairement, rappelle encore Angèle Bassolé-Ouédraogo dans *La parole mémorielle des femmes*: si, femme noire du début du troisième millénaire, je n'ai aucun souvenir personnel de l'esclavage, écrit-elle, en revanche ma mémoire porte le fardeau de l'esclavage de mes ancêtres. C'est d'une mémoire archaïque voisine de celle-là — mais qui remonte aussi aux sources de la révolte, de la vie et des origines féminines — qu'il est question dans l'étude d'Anne Ancrenat sur Anne Hébert.

Il est vrai, comme le fait remarquer Anne Ancrenat, que l'œuvre hébertienne a donné du fil à retordre aux critiques féministes: on se souviendra notamment d'un article dévastateur de Suzanne Lamy sur *Les fous de Bassan* et du débat plus vaste auquel a donné lieu ce roman — féministe pour les unes, anti-féministe pour les autres —, notamment dans les pages de *Voix et Images*. C'est que tout, chez Anne

Hébert, est double, ambivalent, contradictoire: les personnages féminins oscillent, comme l'a écrit Gabrielle Pascal il y a plus de vingt ans, entre soumission et révolte; elles se montrent souvent complices de leur oppression (ne pourrait-on pas voir là une forme étrange, mais bien réelle, de réalisme féministe?) et recherchent l'approbation sociale (rappelons-nous Élisabeth d'Aulnières qui, à l'église, se complaît dans son rôle de victime irréprochable d'un mari noceur). Par ailleurs, sorcières, hystériques, meurtrières ou vampires, elles n'offrent pas les modèles féminins positifs qu'a cherchés un certain temps la critique féministe. En effet, les personnages d'Anne Hébert ne sont pas féministes, on l'a dit et Anne Ancrenat le confirme: elles ne remettent pas en cause les valeurs qui conditionnent leur vie et les cantonnent dans le rôle de mère-épouse invitée à procréer en silence et à tolérer les inévitables frasques masculines. En revanche, les envahit par moments une fureur, une rage de vivre, une énergie vitale qui les pousse, alors qu'on s'y attend le moins, à se révolter avec fracas et souvent dans la violence: elles frôlent la mort, voire la provoquent, à force de vouloir vivre. Puis, tout s'arrête: leur révolte tourne court, l'ordre se rétablit, elles rentrent dans le rang. Tous les romans hébertiens, ou presque, se terminent sur une rébellion matée ou sur une impitoyable solitude.

Où donc trouver les traces du féminisme dans cette œuvre? Anne Ancrenat propose deux pistes liées entre elles: une étude de l'énonciation en apparence neutre mais qui, subtilement, se teinte de féminin, et

une exploration de la mémoire des femmes.

La question de l'énonciation est particulièrement neuve car la critique féministe hébertienne a davantage travaillé la dialectique de la soumission et de la révolte que les moyens textuels précis qui l'expriment. Selon Anne Ancrenat, le recours à un narrateur en apparence masculin/neutre autorise en réalité une féminisation discrète, mais bien réelle, de l'énonciation. À partir de l'analyse de l'incipit de plusieurs romans hébertiens, elle montre que des glissements subtils nous font passer du regard du narrateur au regard du personnage sur sa propre expérience, d'un point de vue externe à un point de vue interne ; ce dispositif permet de présenter le personnage aussi dans le rapport « dedans/dehors » (p. 46), c'est-à-dire de dépeindre autant son émergence en tant que sujet que les forces sociales qui le régissent. Ainsi, l'irruption du féminin montre, si besoin était, que le lieu de l'énonciation est loin d'être neutre. À ce chapitre, la plus belle analyse reste celle de l'épisode de la « galerie des ancêtres » des *Fous de Bassan* (dont Anne Ancrenat a tiré un article paru dans *Les cahiers Anne Hébert*). On se rappelle que Nicolas Jones, ayant donné des pinceaux aux jumelles pour qu'elles peignent les aïeules alors que lui restitue la lignée masculine, se voit débordé par une création féminine qui bouscule la chronologie et renie les règles canoniques de la représentation. On obtient ainsi leur « version d'une histoire traversée par des paroles de femmes incompréhensibles pour le narrateur, mais surtout incompressibles malgré sa volonté de les rendre insignifiantes » (p. 133).

Cette présence du féminin pousse le pasteur à « fermer » la galerie, mais trop tard : les jumelles ont remporté la victoire.

L'autre grande contribution de cette étude tient à la lecture de la mémoire des origines, inspirée notamment de Paul Ricœur, Nicole Loraux, Chantal Chawaf, Daniel Sibony. Pour Anne Ancrenat, la relation mère-fille, chez Anne Hébert, est si peu satisfaisante que les protagonistes rompent avec la filiation familiale — car rien ne s'y transmet de positif — et puisent dans une mémoire « archaïque » qui remonte aux origines de l'humanité, avant l'invention du péché originel et de la hiérarchie entre corps et esprit, procréation et création, nature et culture, féminin et masculin. Revenir ainsi « à la source du temps prélogique, à l'anté-Bible, à l'immémorial » (p. 8), c'est retrouver, intactes, une force, une rébellion collectives, matées par des siècles d'une « civilisation » fondée justement sur l'oubli de l'originnaire (Loraux). Cette « fonction imaginative » de la mémoire (terme inspiré de Louky Bersianik, elle-même fascinée par l'Histoire et la mémoire) fait surgir la « femme noire » de *Kamou-raska*, la généalogie des sorcières dans *Les enfants du sabbat*, les femmes de la Nouvelle-France (mais aussi une Ève intrépide, sensuelle, à mille lieues de la vision chrétienne) dans *Le premier jardin*, le chœur des voix féminines maritimes des *Fous de Bassan*. L'histoire, la mémoire se féminisent et les femmes, en remontant à leurs origines, deviennent enfin sujets. (Anne Ancrenat laisse sans réponse la question de savoir pourquoi la remontée vers cette mémoire source de vie et de puissance se clôt par un échec retentissant.)

Si cette étude de la mémoire s'impose d'emblée, il y aurait lieu, à mon avis, de nuancer certains propos sur le rejet du maternel, présentés rapidement et presque sans contexte. Chez la romancière, il est vrai, les rapports entre le maternel et le féminin sont complexes, voire conflictuels, et elle privilégie plutôt le second. Cela dit, dans quelques romans à tout le moins, la filiation est plus positive : par exemple, Julie, dans *Les enfants du sabbat*, est sorcière (c'est-à-dire, dans les termes du roman, femme révoltée) comme sa mère avant elle. Et comment rendre compte, à l'intérieur d'un tel schéma, tout axé sur le refus de la filiation maternelle, de la nostalgie lancinante qu'inspire à tant de personnages la fusion préœdipienne avec la mère, qu'il s'agisse d'un souvenir ou d'un fantasme ? Enfin, la coupure entre féminin et maternel ne me semble pas si nette : dans *Le premier jardin* et dans *Les fous de Bassan*, voire dans *Les enfants du sabbat* («chacun sait que la sorcellerie est héréditaire», dit sœur Julie), les figures féminines du passé sont bel et bien des mères, parfois de la lignée directe des personnages, en tout cas «nos mères», comme se le dit Flora Fontanges dans *Le premier jardin*.

On a affaire ici à un phénomène relativement répandu dans la littérature québécoise au féminin (on songe encore au texte d'Isabelle Boisclair) : l'opposition entre une grand-mère plus libre, source d'inspiration pour sa fille, et une mère silencieuse et soumise, empêtrée dans le quotidien. L'analyse d'Anne Ancrenat aurait beaucoup gagné à s'appuyer sur l'abondante littérature qui existe sur le sujet de la relation

mère-fille : par exemple, selon un article déjà ancien de Paulette Collet, la critique de la figure maternelle est omniprésente dans les textes de femmes des années 1960 et 1970. De la même façon, beaucoup d'études ont porté sur la scission, dans les écrits de femmes, entre mère biologique opprimée et mère symbolique libre et révoltée. Quoi qu'il en soit, bannir la mère du symbolique pour la confiner dans la procréation — la solution que préconise généralement Anne Hébert, selon Anne Ancrenat — est un geste non seulement peu efficace, mais source de divisions entre les femmes. Et si l'impasse faite sur le maternel expliquait justement l'échec de la quête de presque toutes les protagonistes hébertiennes ?

On le voit, le livre d'Anne Ancrenat invite à la réflexion. Tout n'est pas facile à suivre dans cette étude dense, touffue, foisonnante et peu structurée. C'est toutefois une lecture généreuse et intelligente, qui renouvelle notre perception de l'œuvre hébertienne en posant la question des moyens textuels qui lui permettent de dire les femmes, la mémoire, l'origine.

« Comment ouvrir le système patriarcal ? Comment en déjouer le verrouillage ? Par le biais d'une réactivation de la mémoire des femmes qui permet que le drame perpétuel de la lutte des sexes soit raconté selon un angle de vision inhabituel, puisque féminin », conclut Anne Ancrenat (p. 296). Comme les deux livres traités ici en font la preuve, la mémoire historique de *La parole mémorielle des femmes* (études des femmes réelles du passé et de leurs réalisations) tout autant que la mémoire «imaginante» d'Anne Hébert

(remontée vers des sources féminines anciennes, voire mythiques) ont leur place dans une démarche féministe.

1. Lucie Hotte et Linda Cardinal (dir.), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Remue-ménage, 2002, 200 p.

2. Anne Ancrenat, *De mémoire de femmes. La « mémoire archaïque » dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, Québec, Nota bene, coll. « Littératures », 2002, 315 p.

Recherche

Identités

Robert Dion, Université du Québec à Montréal

On n'en a pas fini avec l'identité, personnelle et collective, dans notre Québec de la diversité culturelle et de la nation civique : c'est du moins ce que la masse de publications qui s'attachent à cette question, en sciences sociales mais aussi dans le domaine des études littéraires, nous force de constater. Depuis que le débat a pris forme, on a ainsi vu se dégager quelques paradigmes dont certains, s'il faut en croire Joseph Yvon Thériault dans *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*¹, se sont cristallisés en nouvelles doxas. C'est aux automatismes de la « pensée québécoise de l'Amérique » (p. 18) qu'a choisi de s'en prendre Thériault dans un ouvrage qui, en multipliant les exemples issus de la recherche littéraire, en particulier dans la première des trois parties du livre, a le mérite de montrer, après les travaux de Fernand Dumont et de Gérard Bouchard, la prégnance de la littérature dans la définition d'une référence identitaire québécoise. Ce n'est pas rien, on en conviendra, car ce n'est

pas tous les jours qu'une pertinence pour la compréhension des enjeux fondamentaux de notre temps lui est reconnue *de l'extérieur*.

Thériault n'a pas peur des thèses fortes, ni des propos tranchés : c'est assurément l'un des mérites de son riche ouvrage. Ainsi, l'américanité signifie pour lui rien de moins que « la fin de l'intentionnalité dans l'histoire au nom du réalisme continental » (p. 14) ; elle est ce qui « empêche de comprendre la singularité du déploiement d'une nation française en Amérique » (p. 15). Entre la « pensée molle » de l'américanité, de peu de conséquence — un mot à la mode, une banalité : le Québec est américain puisqu'il est en Amérique —, et la « pensée forte » selon laquelle elle serait le caractère le plus déterminant de l'identité québécoise, un *ethos*, une culture exigeant le consentement de tous, le sociologue de l'Université d'Ottawa se fraye un chemin à grands coups de serpe, écorchant au passage les Gérard Bouchard², Yvan Lamonde, Jean Morisset et autres thuriféraires, parfois moins